

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 AOÛT 2013



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Alain Farah, pilote d'ovni

Avec *Pourquoi Bologne*,
l'écrivain nous offre un second roman ludique
et personnel qui ne ressemble
à rien d'autre

CHRISTIAN DESMEULES

Comment mêler à la manière du *baloney* le cinéma de Ridley Scott, les expériences psychiatriques commanditées par la CIA dans les années cinquante à l'Université McGill, la paranoïa, Umberto Eco en virée à Montréal, des éléments de sa propre vie et le printemps érablé? Entrevue avec un extraterrestre.

«*Mon narrateur, c'est moi*», annonce rapidement au bout du fil Alain Farah, 34 ans, prêt à se mettre en danger et à assumer pleinement son personnage. Quitte à devoir faire plus tard, au besoin, la part des choses. «*C'est beaucoup plus intéressant de dire que c'est moi. Pour que la littérature existe, pour qu'elle existe comme performance, pour que l'arrivée de ce livre-là soit un geste fort, il faut que je dise que c'est moi. Alors, oui, c'est moi sur toute la ligne.*»

Professeur à l'Université McGill, il y enseigne la littérature française contemporaine et la création littéraire. Entré en littérature par la porte de la poésie avec *Quelque chose se détache du port* (Le Quartanier, 2004), qu'il a fait suivre d'un premier roman déjanté, *Matamore n° 29*, Alain Farah nous offre aussi régulièrement depuis deux ans des chroniques aussi délirantes qu'intelligentes — à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit!* de la (ci-devant) Première Chaîne de Radio-Canada — consacrées aux mots à la mode ou aux classiques de la littérature.

Même si *Pourquoi Bologne*, son deuxième roman, est complètement différent, il serait tout de même possible de reprendre, à peu de mots près, ce que j'écrivais au sujet de *Matamore n° 29* au moment de sa parution en 2008: «*Un roman à la narration détraquée, autobiographie électrique et collage délirant, hanté par la maladie, la mort, par une histoire personnelle et familiale tissée de migrations. Servi par une forte dose d'autodérision et un penchant léger pour la métempsychose.*» Le thème de la migration en moins.

«**En fiction, il n'y a de vérité ni de mensonge. C'est l'ambiguïté du statut qui m'intéresse.**»

Zapping de génie, faux roman de science-fiction, mais vrai tour de force, *Pourquoi Bologne*, comme les livres précédents d'Alain Farah, s'inscrit dans une démarche autobiographique originale et fascinante, mais d'une façon qui cherche à se détacher de sa personne et de son propre pathos. C'est «*une histoire tirée par les cheveux*».

Dans le roman, un personnage nommé Alain Farah, lui aussi professeur de littérature à McGill, avait saupoudré un peu partout dans *Matamore n° 29* — «*et sans savoir pourquoi*» — des références à la ville de Bologne. Il affectionne les cravates griffées et s'habille selon les principes de la Société des ambassadeurs et des personnes élégantes (SAPE). Perdu au jeu par sa mère, puis élevé dans un orphelinat, obsédé par les expériences de déprogrammation menées par Ewen Cameron à l'Institut Allan Memorial, il «*entend des voix*» qui le font balancer

entre 1962 et 2012. Il souhaite faire un roman dans lequel il pourrait «*traduire l'expérience télescopée*» de ses différentes époques — roman qu'il fait écrire par une assistante parce qu'il se croit manipulé à son insu par la CIA.

Bienvenue dans la tête d'Alain Farah.

L'art du mélange

«*Je ne suis pas sociologue. La confusion est ma méthode*», confesse Farah, le personnage-narrateur du roman. N'est-ce pas ce qu'est le saucisson de Bologne? Appelé familièrement *baloney* chez nous, cousin américain de la mortadelle italienne, il est fait de «*viandes séparées mécaniquement*» auxquelles on ajoute tout un tas de sous-produits, de la protéine de synthèse, quelques épices et des saveurs artificielles. De la confusion et beaucoup de liant.

Sous la plume d'Alain Farah, devenu maître ès charcuterie littéraire, la culture populaire, le cinéma, la musique et les jeux vidéo se fondent: «*En fiction, il n'y a de vérité ni de mensonge. C'est l'ambiguïté du statut qui m'intéresse. Et ça, ça m'est apparu comme une espèce de dope. Je pouvais tout à coup doper toutes les expériences, je pouvais exorciser ce que j'avais à exorciser et faire des choses que je ne pouvais pas faire.*» Comme avoir une arme dans son tiroir, porter un «*casque de bain cognitif*» ou piloter un vaisseau spatial.

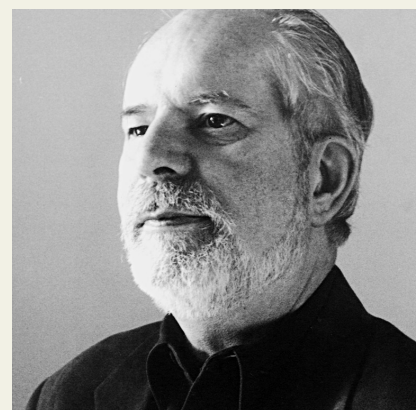
Roman onirique, plein d'humour et d'autodérision, fait d'une succession d'états altérés de la conscience, *Pourquoi Bologne* est aussi,

VOIR PAGE F 2 : BOLOGNE



Richard Dallaire,
l'amour au temps
de l'apocalypse

Page F 3



Poésie:
Yves Boisvert,
Jean Royer,
Patrice Desbiens

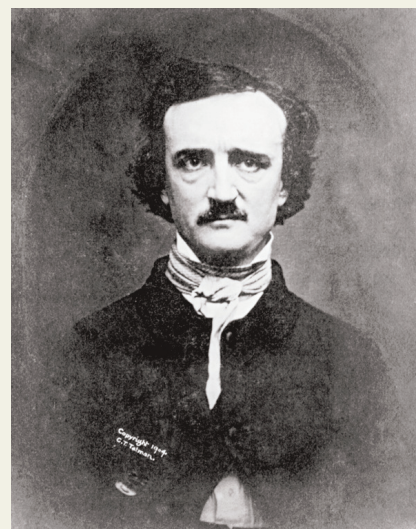
Page F 5



La plus grande bibliothèque

C'est apparemment la plus grande bibliothèque du genre en Amérique. Elle vient d'ouvrir dans un magasin Walmart abandonné à McAllen, au Texas. Il s'agit d'une bibliothèque de 41 500 mètres carrés. Elle comprend 6 laboratoires informatiques, 14 salles de lecture, 10 espaces pour les enfants, un auditorium, une galerie d'art, une bouquinerie et un café. La fréquentation de la bibliothèque publique de la ville de McAllen a augmenté de 23% depuis son ouverture il y a quelques mois. Les concepteurs des lieux observent sans malice qu'il existe des dizaines et des dizaines d'établissements abandonnés qui feraient de très bonnes bibliothèques publiques.

Le Devoir



Une statue pour Poe

Edgar Allan Poe aura sa statue à Boston en 2014. Les admirateurs de l'écrivain décédé à l'âge de 39 ans en 1849 souscrivent généreusement à ce projet. Les trois quarts des 200 000 \$ nécessaires à la coulée du bronze ont déjà été amassés. Au nombre des souscripteurs, on trouve notamment Stephen King. Le maire de Boston, Thomas Menino, est enchanté de cette initiative. A quand une souscription à Montréal pour élever une statue à un écrivain?

Le Devoir

LIVRES



GEORGE FREY AGENCE FRANCE-PRESSE

EN APARTÉ

La petite grandeur



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

J'en ai les jambes sciées. Les bras m'en tombent.

Et pour tout dire, j'ai tout simplement envie de donner ma langue aux chats.

S'accorder le droit d'avoir un minimum de grandeur en matière culturelle et voir, en conséquence, à soutenir l'existence des librairies, ce serait trop demander à notre société?

Cette semaine, l'idée de mettre en branle une politique pour limiter la variation des prix des nouveautés en librairie se trouve, une fois de plus, sous la loupe. Une commission parlementaire de l'Assemblée nationale examine l'affaire. Cette politique, bien qu'appliquée avec succès depuis des décennies dans un très grand nombre de pays, continue de susciter une certaine méfiance chez nous.

Notre politique culturelle est bedonnante. Nos ambitions, même les plus petites, manquent de grandeur. L'affaire devient gênante.

Depuis des années, les grandes surfaces, les Costco, Walmart et autres, s'engraissent un peu plus en enlevant le pain de la bouche des librairies. Alors que ces dernières s'emploient à maintenir accessibles plusieurs milliers de titres, les géants se contentent de vendre au rabais les quelque 300 nouveautés les plus payantes. Les librairies ferment.

Comment faire entendre raison sur l'à-propos d'une politique de prix plancher pour les nouveautés? Par où commencer pour dénouer cette affaire dans les consciences?

On a parlé vraiment de toutes sortes de choses cette semaine à cette commission parlementaire.

Le jeune patron de la chaîne

Renaud-Bray, le fils de Pierre Renaud, s'attardait par exemple avec insistance à évoquer des temps par lui bénis où les libraires commandaient directement leurs livres aux éditeurs, sans souffrir l'intermédiaire de distributeurs. Une vieille façon de faire motivée par une soif de profits nouveaux. Mais curieuse idée surtout parce qu'on se demande bien quel est le rapport réel avec le sujet à l'étude!

Même glissement du côté du néant de la part de nos beaux spécialistes en expertise pétris du vaste savoir de l'«industrie culturelle». François Colbert, de HEC, fait la leçon aux libraires, tout comme Gaétan Frigon, l'ancien p.d.g. de la Société des alcools. «Regroupez-vous», disent-ils aux libraires, sans savoir apparemment que c'est chose faite depuis un bon moment et que rien ne change pour autant. Bien au contraire. Ce sont 31 librairies québécoises qui ont disparu depuis 2006, dont 24 depuis 2010. Une catastrophe.

Mon préféré sur l'échelle de la confusion reste Alain Dubuc. Dans *La Presse*, il écrit que le seul vrai problème est que les gens achètent désormais moins de livres. *The Gazette*, qui dit au fond la même chose que lui, passe aussi à côté de la question de fond pour mieux s'agripper à cette affabulation d'un monde où l'économie veillerait seule et au mieux au bonheur de chacun.

Vous y croyez, vous, à l'économie sans entrave, garante de la paix sur terre autant que du bonheur littéraire?

Devant cette incroyable cacophonie, les propos posés d'un Denis Vaugois, ancien ministre de la Culture, père du cadre

légal du livre au Québec, la loi 51, offraient soudain un petit soulagement. Denis Vaugois ne répétait pourtant cette semaine que ce qui a été dit plus de cent fois déjà par les libraires, les éditeurs et l'histoire du livre: ce n'est pas en misant sur une société où ne règnent que les *best-sellers* qu'on construit une véritable communauté de lecteurs capable de soutenir une culture commune. En d'autres termes, la liberté de tous les Costco de ce monde ne donne pas des ailes à la lecture, bien au contraire.

Oui, on parle vraiment de toutes sortes de choses à cette commission parlementaire. Des choses dont on pourrait certainement discuter. Par exemple, de la nécessité d'instaurer une véritable politique publique de soutien à la lecture pour les jeunes et les moins jeunes. Mais peut-on considérer les problèmes un à la fois, en s'évitant de tout confondre? Il est question pour l'instant de l'avenir des librairies chez nous. Ce n'est pas rien. Le mesure-t-on?

◆◆◆

Bien sûr, il y a aussi les grandes surfaces virtuelles. Internet.

Amazon respecterait-elle une réglementation québécoise d'un prix plancher? Elle le fait en tout cas dans d'autres pays...

En France, jugeant l'appétit de cet ogre incompatible avec le bien commun que constitue la culture, le ministre responsable s'est attaquée directement à ce type de pratique, tout en dotant les libraires d'un fonds de soutien. Tout cela en plus des mesures déjà en place pour contrôler les prix de

vente des livres.

La romancière Perrine Leblanc donne un exemple très concret de ce qui survient en ce moment avec le jeu de sape mené par le géant Amazon. La traduction de son *Kolia* va paraître sous peu en anglais sous une jolie couverture graphique. Son éditeur suggère un prix de vente de 22,95\$. L'ouvrage n'est pas encore publié qu'Amazon, cet immense boucher des librairies, le propose à prix coupé: 16,57\$!

Autre exemple. Un livre de Louis Hamelin qui paraît ce mois-ci est offert par ce géant à 15\$ au lieu de 24\$, soit à 37% de rabais.

Sachant qu'un libraire touche d'ordinaire 40% sur le prix de vente d'un livre, peut-il survivre quand un géant décide de ne rien gagner ou presque sur ce qui se vend tout de suite, à savoir les nouveautés? Ajoutez à cela la livraison gratuite et on peut penser au mot anglais *dumping*.

«C'est de la folie», estime la jeune écrivaine.

Elle a raison.

Mais c'est une folie qui a sa raison d'être. On a vu pourquoi et comment aux États-Unis: couper les prix des livres neufs permet d'étrangler rapidement la librairie traditionnelle et d'accaparer ensuite tout le marché. Libre ensuite au géant de fixer les prix à sa guise sur l'ensemble des titres, tout en donnant l'impression d'être magnanime sur quelques-uns.

Il y a déjà un système de collusion en place pour faire augmenter le prix des livres. Des éditeurs parmi les plus importants, en collaboration avec Apple, viennent d'être condamnés pour des pratiques de collusion visant à gonfler les prix de livres.

En somme, ce n'est pas une réglementation des prix des livres neufs qui fait augmenter la facture des lecteurs, mais bien son absence. On ferait bien de



GEORGE FREY AGENCE FRANCE-PRESSE

Depuis des années, les grandes surfaces, les Costco, Walmart et les grandes surfaces virtuelles comme Amazon enlèvent le pain de la bouche des librairies.

finir par le comprendre.

Chez nous, on hésite pourtant encore et encore depuis trente ans à faire ne serait-ce que le minimum pour encadrer le prix de vente des livres.

Je vous le dis, les bras m'en tombent.

◆◆◆

«Le lait au prix le plus bas permis», annonce en couleur le dépanneur situé en face du *Devoir*.

Un autre commerce du genre, un peu plus loin, annonce la bière selon la même formule. «La bière au prix le plus bas permis.»

En fait, beaucoup de biens de consommation sont encadrés par des balises de «prix plancher» afin d'en assurer

une large accessibilité à tous.

Mais dès qu'il est question de réguler la diffusion de la nourriture intellectuelle que sont les livres, de beaux esprits à cinq sous veulent faire croire que le communisme guette, voire que les dieux du marché ne seront pas heureux si on ne sacrifie pas la littérature sur l'autel de la bêtise.

J'exagère? Bien sûr que non!

À continuer de branler sur cette question, l'édition au Québec finira par être enterrée. On pourrait un jour écrire tout un livre là-dessus.

Oui, nous manquons de sens de l'action. Que c'est triste à voir!

jfn@ledevoir.com

BOLOGNE

SUIITE DE LA PAGE F 1

au fond, une sorte de condensé de l'expérience un peu *schizoïde* de tout écrivain.

Invention et résistance

Chose certaine, Alain Farah est une drôle de bibitte littéraire. «Et il m'intéresse, ce devenir-bibitte, justement. La littérature québécoise, je la trouve très pacifiée, et ça ne me dérange pas du tout d'amener un peu de cancrelats là-dedans.»

Ce devoir d'invention et de résistance qu'il assigne à la littérature est lié de près à son intérêt constant pour l'avant-garde (il a fait sa thèse sur Olivier Cadiot et Nathalie Quintane, «des écrivains que personne ne connaît»). Pour lui, la littérature dépasse largement le cadre de la page. C'est un geste. Un lieu où là aussi tout se mélange et peut avoir un impact sur la vie du lecteur. «De la cravate que je mets à l'émission de radio jusqu'au livre qui sort, pour moi tout fait sens», explique l'écrivain, qui revendique du même souffle l'influence de Marcel Duchamp dans son désir de concilier l'art et la vie, mais sans être tout à fait dupe de son obsession pour l'histoire des formes.

«Je viens de recevoir le livre, tiens, et j'ai presque envie de dire, dans une sorte de délire catholique: ceci est mon corps, ceci est mon sang. Sauf que c'est un corps et un sang faits en laboratoire. C'est comme le hamburger in vitro...» Nous sommes loin du roman «normal» que son éditeur (fictif) souhaite lui voir écrire.

«Normal, poursuit Alain Farah, ce n'est pas intéressant. Ça l'est dans nos vies d'hommes et de femmes, bien sûr, comme aller à l'épicerie pour y acheter des hamburgers qui n'ont pas été faits in vitro et faire en sorte que nos enfants mangent bien. Oui, d'accord. Mais pour moi, un roman normal, ça ne peut pas exister. Les œuvres qui restent, ce sont des œuvres intenses. En ce sens, je suis un vrai moderne, et je crois qu'on peut changer le regard par la culture.»

«Autrement, c'est une littérature qui ne se met pas en jeu, où l'auteur ne se met pas en danger, où la notion de risque est absente. Ça ne me dérange pas que ce ne soit pas intense dans la vie, mais je ne conçois pas que la littérature, elle, ne le soit pas. C'est quelque chose que je ne comprends pas, et je me dis: à quoi bon?»

L'esprit du lieu

Son embauche à McGill, un adoubement par l'Institution (avec la majuscule) qu'il qualifie lui-même d'«événement improbable pour moi», lui qui faisait depuis 10 ans ses «petites affaires» tranquillement dans son coin, a été une sorte de traumatisme auquel il a choisi d'appliquer la médecine qu'il avait déjà servie aux autres événements marquants de sa vie: en faire de la littérature. «Ça a vraiment joué avec mon cerveau», raconte-t-il en riant.

Pour lui, en plus, qui n'avait jamais mis les pieds à McGill avant d'y être embauché, le décor a fini par s'imposer: l'hôpital Royal Victoria, les vieux pavillons, le réservoir McTavish, les fantômes du passé. La littérature s'est chargée du reste.

«L'autofiction, c'est mettre sa propre personne en jeu, avec tout ce que ça représente. Et c'est précisément parce qu'il y a le mot fiction là-dedans que ça devient compliqué», estime Farah, donnant comme exemple marquant *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère.

Après avoir participé au *Devoir des écrivains* il y a quelques années et annoncé dans sa notice biographique, comme pour tenter le diable, qu'il préparait un livre qui s'intéresserait aux liens entre McGill et la CIA, il a été contacté par une dame qui en avait long à raconter sur les expériences de déprogrammation dont elle aurait été victime. L'écrivain en a bien sûr nourri son roman. La fiction rattrapait un peu la réalité. Ou alors est-ce l'inverse? On ne le sait plus.

Ce qui fait sûrement rire Alain Farah, lui qui écrit dans *Pourquoi Bologne*: «La littérature n'arrive pas à la cheville de la vie.»

POURQUOI BOLOGNE

Alain Farah
Le Quartanier
Montréal, 2013, 216 pages

Collaborateur
Le Devoir

LITTÉRATURE

L'amour au temps de l'apocalypse



DANIELLE LAURIN

En exergue, cette citation de Richard Desjardins annonce le pire: «*En raison de la crise économique, la lumière au bout du tunnel sera fermée jusqu'à nouvel ordre.*» Le pire va effectivement advenir dans *Les peaux cassées*, de Richard Dallaire. La question étant: comment survivre, comment garder espoir, quand tout autour se délite, se dégrade, se déshumanise, s'engouffre dans l'abîme du pire?

Étrangeté. C'est le mot qui vient très tôt en tête en lisant le deuxième roman de ce travailleur social dans la mi-trentaine qui a aussi fait ses marques dans la chanson. En 2009 déjà, avec *Le marais*. Allégorie d'une existence partielle, finaliste au prix de la relève Archambault et gagnant du prix Découverte du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, l'auteur, que l'on compare par certains aspects à Boris Vian, avait montré ses couleurs.

Mais pour qui découvre la plume inventive de ce natif du Saguenay, son souffle poétique, sa touche fantastique, sa froideur cruellement réaliste, sa noirceur et sa tendresse entremêlées, l'étonnement ira en grandissant au fil de la lecture des *Peaux cassées*, qui s'avère à la fois une fable sociale sans merci et une ode à l'amour, à l'entraide, à la vie qui bat.

Étrangeté, qui tient à de petits signes, d'abord. Légère étrangeté du style, pour commencer, dans de petits riens glissés ici et là, dès les premières pages du roman. Comme autant d'éclats de beauté, mais discrets. Comme si l'auteur voulait, dans un premier temps, nous ménager.

Tout est passé, tout est déjà passé, quand commence le récit. Le narrateur raconte comment il a emménagé avec sa douce, sous une chaleur torride, dans un vieux quartier d'une ville jamais nommée où rôdent des «*enfants de gouttière*». C'est le début de leur vie à deux dans ce trois et demie situé non loin d'une autoroute. «*C'est là que nous avions déposé nos affaires et nos vies sans trop savoir pour combien de temps.*» Puis: «*Plus tard, assis sur des boîtes dans notre nouvelle cuisine, Carole et moi n'avions que nos regards qui s'effleuraient pour nous dire des choses minuscules.*»

Outre les «*enfants de gouttière*», qui font image, rien encore n'indique le décollage qui s'en vient. Même la métaphore du gars qui nageait seul dans un verre dont il cherchait le fond, avant de rencontrer cette chère Carole, peut passer... pour une métaphore, justement.

Mais que dire de ce qui suit tout de suite après: «*À notre première rencontre, je n'avais pas remarqué les fines branchies qui striaient*

son cou»? À prendre au pied de la lettre, l'image de cette «*femme poisson*» placée dans un cadre tout ce qu'il y a de plus réaliste?

L'étonnement, donc. Parfois à la limite de l'égarement. L'impression que ça va dans tous les sens à la fois. Tout tient ensemble comment, pourquoi? Pourquoi cette accumulation de situations dont on ne voit pas le fin mot de l'histoire? Patience.

De plus en plus, le contraste constant entre, d'une part, un monde que l'on reconnaît, ou, à tout le moins, qui pourrait devenir le nôtre, advenant le pire qui s'annonce, et, d'autre part, un monde qui appartient à l'univers du conte, à l'imagination féerique. Pourquoi pas?

Bientôt il y aura des serpents-dragons à plumes jaunes et bleues voletant en tous sens. Il y aura un épouvantail planté en pleine rue, les bras en croix, doté de langage. Il y aura ici et là des personnages qui semblent tout droit sortis d'une boîte à surprises.

Il y a surtout cette image forte, récurrente, des seaux de larmes. Des seaux de larmes qui s'accumulent dans l'appartement des tourtereaux puis, faute de place, sur le toit de leur immeuble. Ce sont les larmes de la souffrance, de la douleur des autres, que recueille la douce et bonne Carole, dans un monde sans pardon.

Car tout autour est désolation. C'est la Grande Dépression. Chômage, pauvreté, manque de tout. De plus en plus. Pillage dans les magasins d'alimentation, dans les restaurants. Violence. Émeutes. Famine. Suicides. Epidémies. Barbarie, jusqu'au cannibalisme. C'est sans fin, sans espoir.

On pense inévitablement à *La route*, de Cormac McCarthy. Sauf que l'apocalypse n'a pas encore eu lieu, pas tout à fait. Elle est en route, certes. Elle guette. Mais subsiste encore, au milieu du désastre, un petit cocon.

Subsiste un bunker. Où le bonheur est possible malgré tout, envers et contre tout. Où la vie, plus forte que tout, reprend ses droits. Où même les peaux cassées retrouvent un second souffle, une seconde vie.

Demeure un nid d'amour. Où, à partir des larmes de souffrance, de douleur recueillies, on peut construire un jardin, produire de la beauté. Et continuer d'espérer.

Jusqu'à quand? *Les peaux cassées* ne répond pas à la question. Mais la menace plane, nécessairement.

En refermant le livre, une citation de l'auteur de *La route* nous revient en mémoire. Une citation reprise par Louise Dupré dans son très dur, très tendre, très beau recueil de poèmes *Plus haut que les flammes*: «*Toutes les choses de grâce et de beauté qui sont chères à notre cœur ont une origine commune dans la douleur. Prennent naissance dans le chagrin et les cendres.*»

LES PEAUX CASSÉES

Richard Dallaire

Alto

Québec, 2013, 176 pages



CHARLES MARIER

Travailleur social dans la mi-trentaine, Richard Dallaire a aussi fait ses marques dans la chanson.

Le kibboutz, hier

NAÏM KATTAN

Dans huit nouvelles où l'on retrouve les mêmes personnages, le célèbre écrivain israélien, Amos Oz évoque le kibboutz Yikhat. Il décrit, sans nostalgie, la vie quotidienne des personnages, vieillies, qui se souviennent de leurs années de pionniers alors que la solidarité, l'idéalisme constituaient une résistance efficace face aux menaces des villages arabes voisins et à la dureté de la nature.

Les années ont laissé des traces. Les règles de la vie collective

Entre amis est un livre sur la fragilité, la vulnérabilité, les contradictions, les non-dits

devenues immuables, en dépit de leur rigidité. Les interrogations se multiplient. Faut-il laisser un enfant de cinq ans dans le dortoir, séparé de ses parents, même s'il passe des heures à pleurer et que les autres enfants le battent? Une femme, excédée, quitte une nuit son appartement et son mari, errant dans les allées. Le secrétaire du kibboutz fait sa ronde nocturne, lui ouvre son bureau et la quitte sans oser lui avouer son sentiment amoureux, pour éviter les cancanes du groupe. Une adolescente de seize ans devient la compagne du chef du kibboutz, un grand coureur. Il est l'ami du père et a son âge. Celui-ci leur rend visite pour ramener sa fille, mais les quitte sans



MARC TIRL AGENCE FRANCE-PRESSE

Écrivain israélien, Amos Oz évoque dans son nouveau recueil de nouvelles le kibboutz Yikhat.

parvenir à le dire. Ainsi l'existence collective laisse à la vie ses expressions qui demeurent parfois silencieuses. Ses exigences persistent en dépit des règles. Oz les expose, même quand les hommes et les femmes ne parviennent pas à les assumer. Son talent nous fait sentir les vibrations étouffées, les amours muets et les besoins de partir, de humer l'air de l'ailleurs. Des destins demeurent inachevés.

Réticence à trahir les règles qui rappellent l'idéal en le remplaçant. Des intrigues qui sont ouvertes, sans résolution, par mutisme, voire par démission afin qu'on demeure dans la collectivité. Les membres sont constamment ensemble. Ils mangent, fêtent, travaillent entourés des regards et souffrent finalement et paradoxalement d'une grande solitude. *Entre amis* est un livre sur la fragilité, la

vulnérabilité, les contradictions, les non-dits. Et parfois, une solidarité qui survit aux règles. Un beau livre.

ENTRE AMIS

Amos Oz
Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen
Gallimard
Paris, 2013, 157 pages

Collaborateur
Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 12 au 18 août 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTS NB DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/2
2	Saccages	Christine Brault/Courte échelle	2/10
3	Illusion de lumière	Louise Penny/Flammarion Québec	-/1
4	mán	Kim Thuy/Libre Expression	3/20
5	Lit double • Tome 2	Janette Bertrand/Libre Expression	4/12
6	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	5/41
7	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles	7/42
8	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression	6/12
9	Souvenirs de la banlieue • Tome 5 Tante Irma	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	8/10
10	Les maudits • Tome 2 Illusion	Edith Kabuya/Mortagne	-/1

▼ Romans étrangers

1	Inferno	Dan Brown/Lattès	1/12
2	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	2/28
3	Possède-moi	Julie Kenner/Michel Lafon	-/1
4	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	3/32
5	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	4/46
6	Demain	Guillaume Musso/XO	6/23
7	Moi, Alex Cross	James Patterson/Lattès	-/1
8	Secret d'été	Elm Hilderbrand/Lattès	7/10
9	Le cinquième témoin	Michael Connelly/Calmann-Lévy	5/10
10	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	8/4

▼ Essais québécois

1	Bordeaux. L'histoire d'une prison	Sébastien Bossé Chantal Bouchard/Au carré	1/7
2	La bataille de Londres	Frédéric Bastien/Boréal	2/19
3	Journa! d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	8/27
4	Libérez-nous des syndicats!	Éric Duhaime/Genex	5/5
5	Sauvons le Saint-Laurent! L'impact désastreux...	F. Pierre Gingras/Marcel Broquet	-/1
6	À brûle-pourpoint	Normand Lester/Intouchables	4/21
7	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme	10/27
8	Fâché noir. Chroniques	Stéphane Dompierre/Québec Amérique	6/2
9	Les femmes au secours de l'économie	Monique Jérôme-Forget/Alain Stanké	3/2
10	Le printemps québécois. Une anthologie	Collectif/Ecosociété	-/1

▼ Essais étrangers

1	Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang	Hélène Carrère d'Encausse/Fayard	1/2
2	Comment vivre? Une vie de Montaigne en une question et...	Sarah Bakewell/Albin Michel	8/2
3	Marée basse, marée haute	Jean-Bertrand Pontalis/Gallimard	-/1
4	Adolf Hitler. La séduction du diable	Laurence Rees/Albin Michel	3/4
5	Gluten. Comment le blé moderne nous intoxique	Julien Venesson/Thierry Souccar	-/1
6	Compassion. Manifeste révolutionnaire pour un monde meilleur	Karen Armstrong/Belfond	-/1
7	Menace sur nos libertés. Comment Internet nous surveille	Julian Assange/Robert Laffont	7/2
8	L'anarchie	Enrico Malatesta/Lux	-/1
9	Médicaments. La grande intox	My-Kim Yang-Paya Sonia Kanoun/Stock	-/1
10	Churchill et Hitler	François Delpla/Perrin	10/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

L'homme qui mangeait les femmes

L'écrivaine Nicole Caligaris s'est intéressée de près à un dangereux psychopathe japonais

GUYLAINE MASSOUTRE

Issei Sagawa est un dangereux psychopathe japonais qui, en 1981, tua par balle sa camarade étudiante Renée Hartvelt, chez lui, alors qu'elle lui lisait un poème. Il la dévora ensuite en partie, puis la coupa en morceaux afin de la jeter au lac du bois de Boulogne, à Paris. Il fut découvert et appréhendé, arrêté, puis jugé irresponsable par les psychiatres de la prison et renvoyé au Japon.

Depuis, libre, nanti et recherché par les médias, les éditeurs, les cinéastes et les voyeurs en tous genres, il a publié, commenté, explicité, joué devant la caméra, peint et dessiné sa vie de cannibale.

Or il se trouve que l'écrivaine Nicole Caligaris a connu cet homme sur les bancs de l'université, de même que Renée, sa victime. Elle a correspondu avec Sagawa après son arrestation. Elle publie aujourd'hui un essai fascinant et intelligent, *Le paradis entre les jambes*, qui raconte ce qu'elle a vécu, sa vie à ce moment et par la suite: impossible de se remettre d'une telle rencontre, si choquante, d'avoir frôlé une telle aberration inhumaine.

En livrant les huit lettres de Sagawa, sans son accord, elle signe un ouvrage réflexif, profond et distancé, conscient des enjeux d'ouvrir ce dossier sulfureux, criminel, atroce.

Une funeste rencontre

Ne pas expliquer, ni justifier, ni perdre de vue l'innommable, le meurtre, la victime: Caligaris a cette rigueur. Comment dire alors cette honte, cette perversion terrifiante, en restant consciente du pathos, du réel et de l'abondante documentation qui s'ensuit: d'abord dans les médias écrits et photographiques, maintenant sur Internet? Sagawa est une vedette du fait divers macabre, un cas rare de pathologie morbide, une funeste rencontre avec le malheur.

Que s'est-il banalisé, depuis 1981, qui nous intéresse, tandis que l'horreur ne faillit pas? Nous avons lu des choses bouleversantes, récits d'Auschwitz, assauts haineux de guerre — civile et autre (lourdement documentés en littérature et autres accès culturels). Nous avons été perturbés par la nécrophilie d'une Gabrielle Wittkop, et la liste s'allonge. Ce cas considéré par Caligaris est différent, car entre le carcéral, le psychiatrique et l'anthropologique, un vide, qui ne l'est pas, arrête la pensée.

Caligaris réfléchit sur l'acte et son rapport au collectif: «*Il ne s'agit pas exactement, pour la justice, de le comprendre, il s'agit de le réadmettre dans l'ordre de l'humanité, de chercher à connaître ce qui a été commis par son auteur, avec une certaine précision, non pas comme un geste absolument singulier, comme scandale, formant l'irrégularité de la pâte humaine*



mais contraire comme geste déjà accompli, qui répond, avant même d'être perpétré, à une catégorie humaine.» Une barbarie civilisée. Une sauvagerie irréductible à toute justification connue.

De toute époque

Le livre fait état de la relation que le drame crée à soi et aux autres. C'est un livre de femme surtout, qui raconte une vie d'étudiante dans le quartier difficile de Pigalle, «*un sanctuaire*», paradoxal, aimé. Vu depuis ces strates nocturnes, le monde de l'art et de la littérature — et l'essai littéraire surtout — ouvre des perspectives insoupçonnables de vérité. Les mythes y jouent, comme depuis toujours, un rôle de mémoire tenace, d'éclairage et de connaissance profonde.

Caligaris évoque aussi bien les dessins de Rodin que le surréalisme, littéraire, cinématographique et pictural, qu'elle connaît bien. De Lucian Freud à William Carlos Williams, en passant par Kawabata, Francis Bacon ou Nicole Lorau, historienne de la Grèce ancienne, elle établit ceci, avec un spectre large et sa pénétration spirituelle: «*La littérature n'est ni propre ni convenable, n'a rien à voir avec l'élégance, elle est obscène, sous-consciente de ses enjeux, héritière de la pensée sorcière dont Michelet révéla le sens: un pouvoir mineur, lunaire, siégeant entre les lèvres du vagin de Baubô, contraire au soleil écrasant.*»

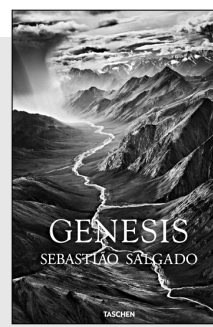
Cet ouvrage volcanique se termine par des lettres scories de l'étudiant Sagawa, en 1981-1982, retranscrites avec toutes ses fautes de français. Quant à la dernière phrase de Caligaris, c'est une question: «*Qu'aurais-je pu boucler sur le meurtre et la consommation d'une jeune femme que j'ai connue par un jeune homme que j'ai connu?*» Oui, la littérature en dit quelque chose de fort, de solide; qui décontamine du mal absolu; et le réel demeure autre chose.

Collaboratrice
Le Devoir

LE PARADIS ENTRE LES JAMBES

Nicole Caligaris
Verticales
Paris, 2013, 171 pages

LA VITRINE



PHOTOGRAPHIE

GENESIS
Sebastião Salgado
Taschen
Cologne, 2013, 517 pages

Après des années de travail de son équipe et une multitude de voyages, voici le maître livre du photographe brésilien Sebastião Salgado. *Genesis* est le fruit d'un vaste travail mené aux quatre coins du monde. Ce livre se veut un hommage à la fragilité de la Terre livré sur un mode romantique tout à fait propre au regard singulier de ce photographe. Règne chez lui une vision caractéristique de son travail où tout tourne autour des textures et des fortes possibilités de contraste offertes par le noir et blanc. La marque distinctive du photographe éclaire aussi bien la nature sauvage que le regard qu'il pose sur les hommes. Il est intéressant de constater que dans ce projet colossal, Salgado n'envisage pas l'humanité autrement qu'à travers une idéalisation de l'homme naturel, celui de la hutte et du primitivisme. Cet homme sauvage, Salgado le considère à l'évidence comme plus près la nature qu'il entend célébrer. Est-ce bien le cas? Plusieurs des images rassemblées ici ont déjà été publiées dans des magazines. Reste que le tout rassemblé donne la juste mesure de cette recherche esthétique et formelle à laquelle se consacre ce photographe à la signature bien particulière.

Jean-François Nadeau



JEUNESSE

LES LEÇONS DU PROFESSEUR ZOUF
LEÇON 1: LA POLITESSE

Élise Gravel
La Courte Échelle
Montréal, 2013, 48 pages

L'irrévérence joyeuse d'Élise Gravel frappe à nouveau. Et elle forme ici un duo de choc avec l'illustratrice Iris, toute désignée pour allonger la folle impertinence. Leur nouvelle série lancée à La Courte Échelle met en scène un expert en tout, dont le savoir et les conseils prodigués prennent le contre-pied d'absolument tout le discours bien-pensant. Dans le premier numéro, il assène les règles de politesse en traitant ses lecteurs de «*vers puants*», accompagné de son assistant, Numéro 13, qui joue les cobayes. Dans le second, la santé en prend pour son rhume. Son discours est tellement politiquement incorrect qu'il agit à la manière d'une psychologie inverse terriblement efficace et rigolote auprès des enfants. Encore faut-il réserver ces albums aux lecteurs avertis (6 à 8 ans), qui savent en deviner l'ironie et le double langage.

Frédérique Doyon

Chez les demoiselles Quignard

GUYLAINE MASSOUTRE

Il s'agit de deux conférences, assorties de quelques photos de famille. Dans la première, Pascal Quignard, toujours aussi personnel et surprenant, y campe une tranche de sa vie où il apprenait la musique chez ses tantes, tout comme Julien Gracq — un Louis Poirier alors enfant —, une génération plus tôt, y suivit aussi les règles strictes du solfège et du piano. Cet art était enseigné à l'ancienne par des vieilles filles qui y gagnaient chichement leur vie provinciale. C'était en vigueur il y a bien longtemps.

Pages de Quignard pleines d'humour, amer à la lecture des lignes que Gracq consacra à ses tantes, comme à la rencontre que ce dernier organisa pour son compatriote de la Loire, alors tout jeune écrivain et plutôt maladroit dans le Tout-Paris. Un club privé militaire, tout en raideur. Quignard en garda le symbole d'une cravate noire à pois.

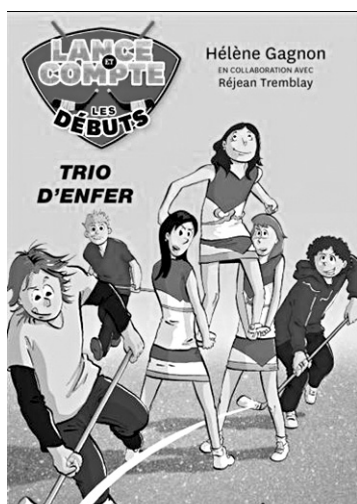
Aussi les portraits se croisent-ils comme une passe d'armes. Mais les années 20 ressurgissent, et avec elles ce qui de la musique se lit moins qu'on l'entend, la rigueur. Bien sûr, vient avec elle l'éducation passée. Et des phrases merveilleuses comme «*On peut écrire même quand on pleure. Ce qu'on ne peut pas faire en écrivant, quand on est en train d'écrire, c'est chanter.*»

La seconde conférence, mince texte décousu, évoque entre autres Paul Celan. L'amitié y voisine l'amour du secret et sa voix d'outre-tombe qui se mêle volontiers au paysage de l'écrivain. Encore ceci, alliance de la poésie et de la musique: «*Une invocabilité erre en amont des langues naturelles, beaucoup plus profondes que leur sens.*» La parole de Quignard est une prise d'air qui appelle chaque voix amie comme un tiers sans destinataire. Il y dirige son orchestre.

Collaboratrice
Le Devoir

LEÇONS DE SOLFÈGE ET DE PIANO

Pascal Quignard
Arléa
Paris, 2013, 53 pages



Des romans jeunesse qui lancent et comptent

LOUIS CORNELIER

Journaliste au Réseau des sports (RDS) depuis 20 ans, Luc Gélinas est un accro du hockey. Déjà auteur de *La LNH, un rêve possible* (Hurtubise, 2008 et 2011), un ouvrage documentaire en deux tomes dans lequel il raconte les parcours de certains hockeyeurs professionnels, il propose, avec *C'est la faute à Ovechkin*, la version romanesque de ce rêve que partagent tant d'ados. Félix Riopel a 16 ans, vit à Louiseville et est le meilleur compteur de son équipe de Trois-Rivières qui évolue dans le midget AAA.

Avec *C'est la faute à Ovechkin*, Luc Gélinas propose la version romanesque du rêve de devenir hockeyeur professionnel que partagent tant d'ados

Il rêve d'être repêché par une équipe de la Ligue de hockey junior majeur du Québec afin de poursuivre son parcours vers la LNH. Les Huskies de Rouyn-Noranda le choisiront. Rien, cependant, n'est facile sur le chemin qui mène à la gloire. Le jeune homme a une petite copine d'origine colombienne (qu'il appelle bizarrement «*ma chérie*», à 16 ans!), inquiète de le voir s'éloigner, s'ennuie beaucoup de son père, mort depuis quatre ans, et manque un peu de coffre (cinq pieds sept pouces et 147 livres), ce qui risque de lui nuire dans sa route vers le sommet.

Gélinas, qui connaît le milieu du hockey comme le fond de sa poche, mène plutôt habilement son récit, qui devrait plaire aux ados passionnés par

le hockey. Sensible aux questionnements propres à cet âge, il parvient à donner une certaine épaisseur humaine à ses personnages, au-delà de la trame sportive de son roman. La narration manque parfois un peu de rythme, quelques scènes s'étirent en longueur, mais l'ensemble, sans être remarquable, reste charmant.

Quand Pierre Lambert avait 11 ans

Pierre «le chat» Lambert, grande vedette du National de Québec, l'équipe au cœur de la célèbre série *Lance et compte* de Réjean Tremblay, a lui aussi été

cheerleading (par rapport au temps de la télé-série, il s'agit d'un anachronisme; cette activité n'était pas à la mode il y a 30 ans), est au cœur de l'action. On rencontre aussi, au passage, le personnage de Lucien «Lulu» Boivin, journaliste-vedette de la série télé qui, à 17 ans, à Québec, s'improvise déjà reporter.

Petits romans légers au style plutôt rudimentaire, ces deux premiers tomes dépeignent des relations familiales et amicales sympathiques, mais sont un peu plombés par la philosophie d'arena de Réjean Tremblay, reprise ici par Héline Gagnon qui fait dire à un de ses personnages adultes qu'«*il ne faut jamais baisser les bras si on veut atteindre ses objectifs*». Ce préchi-précha, fidèle à celui qu'on retrouve dans la série de Tremblay, manque, c'est le moins qu'on puisse dire, de subtilité.

Collaborateur
Le Devoir

C'EST LA FAUTE À OVECHKIN

Luc Gélinas
Hurtubise
Montréal, 2012,
224 pages

VERS LA VICTOIRE!

Et
TRIO D'ENFER
Héline Gagnon
En collaboration avec Réjean Tremblay
Éditions de l'Homme,
coll. «*Petit homme*»
Montréal, 2012,
tous deux 144 pages

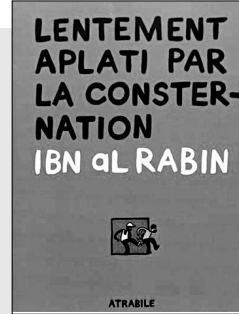


ROMAN JEUNESSE

LE BAISER DU LION
Élizabeth Turgeon
Hurtubise, coll. «*Atout*»
Montréal, 2013, 314 pages

Roman jeunesse qui nous entraîne dans la steppe africaine sur les traces d'un scientifique québécois disparu. *Le baiser du lion* est une invitation à l'aventure. Gabriel Vaillancourt, 15 ans, vient de perdre son grand frère et trois de ses amis dans un accident de voiture quand il apprend la disparition de son grand-père paléontologue en Tanzanie. Avec sa grand-mère, il part pour l'Afrique, dans l'espoir de le retrouver. Rapidement, les limiers improvisés découvrent que l'affaire n'est pas nette et est liée aux fouilles archéologiques du scientifique. Des activistes douteux, défenseurs des thèses créationnistes, manœuvrent dans ce dossier. Sans être exempt de clichés (l'action est le remède au deuil, la science est objective, la religion est une belle allégorie, mais l'intégrisme est nuisible), ce roman a des vertus pédagogiques (débat évolutionnisme/créationnisme, culture massaise) et, surtout, propose une captivante intrigue africaine, pleine de rebondissements, que même les lecteurs adultes apprécieront.

Louis Cornellier



BANDE DESSINÉE

LENTEMENT APLATI PAR LA CONSTERNATION
Ibn al Rabin
Atrabile
Genève, 2013, 24 pages

C'est une histoire en apparence ordinaire qui ne va pas le rester: celle d'un homme et d'une femme arrivant en même temps sur la terrasse d'un café. L'un va s'asseoir pas très loin de l'autre. Les yeux vont se croiser et la folie doucement s'installe le long de ces 24 pages sans texte et tout en images qui viennent une fois de plus confirmer l'étrangeté de Mathieu Baillif, jeune bédéiste suisse connu dans le milieu de la bulle sous l'amusant pseudonyme d'Ibn Al Rabin. Celui qui nous a donné *L'autre fin du monde* en 2007, une bricole expérimentale portée uniquement par une avalanche de petits dessins, revient avec une trame narrative similaire qui explore cette fois l'attraction des corps, particulièrement quand elle est fabulée. L'histoire, qui défie les codes et les conventions, a été imaginée en Argentine en 2007, puis terminée à Genève dans la dernière année. Six ans de travail pour une œuvre décalée dans laquelle un esprit trop cartésien pourrait ne pas retrouver ses repères. Forcément.

Fabien Deglise

LIVRES, POÉSIE

Veiller avec Jean Royer



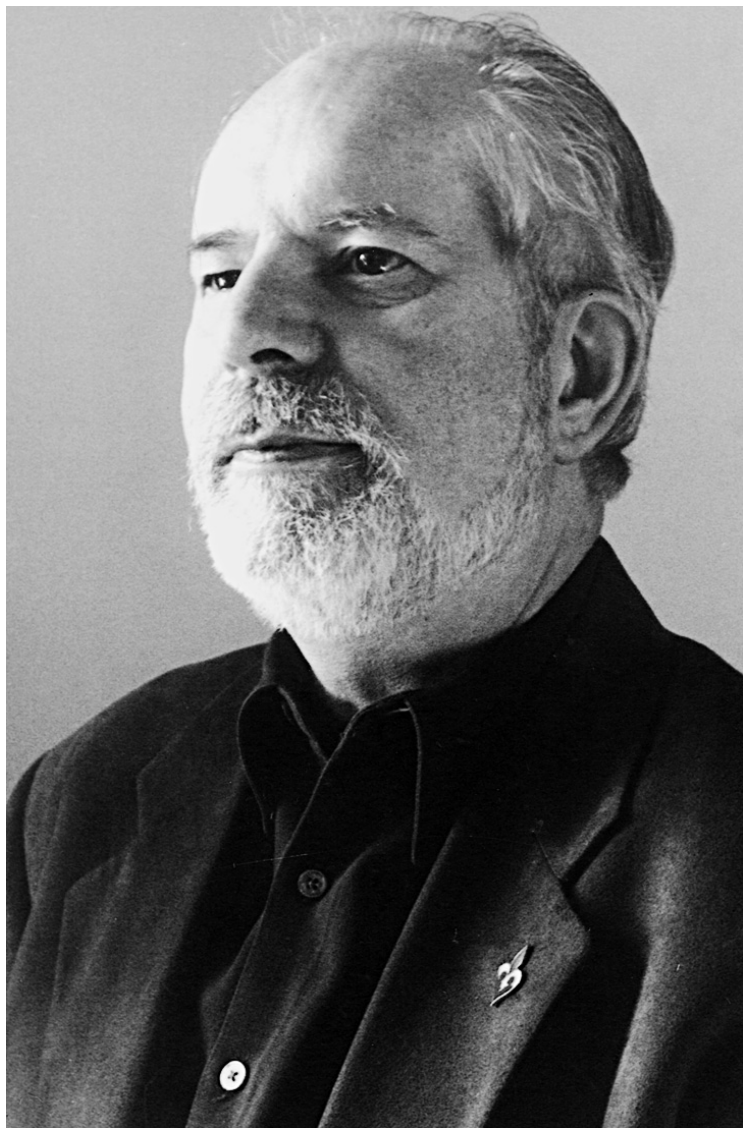
LOUIS CORNELIER

La poésie peut tout dire et de toutes les façons. Elle n'a pas de frontières thématiques et formelles. Ses contraintes, quand elle en a, sont choisies. Aussi, la définir relève de la mission impossible. Mallarmé, en 1886, s'y est pourtant essayé. «*La poésie, écrivait-il, est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence.*» Même juste et belle, la formule, on le constate, reste, comme l'écrivait Jacques Brault en parlant de la poésie de René Char, d'une «*clarté close*». Qu'est-ce, en effet, que le rythme essentiel du langage humain? Que le sens mystérieux des aspects de l'existence? Comment fait-on pour exprimer le mystère sans le nier?

«*Effectivement tu es en retard sur la vie / La vie inexprimable / La seule en fin de compte à laquelle tu acceptes de t'unir*», écrit René Char dans *Commune présence*. Le poète québécois Jacques Gauthier cite ce poème en exergue de son recueil *La vie inexprimable* (Noroît, 2013) et propose, dans un texte d'accompagnement qui clôt l'ouvrage, une réflexion sur sa démarche.

Le poète, écrit-il, «*fixe sur du papier la vie insaisissable pour mieux comprendre ce qui lui arrive en chemin : la dé- possession de soi, l'étonnement de vivre, la connaissance de sa vérité intérieure, la révélation de l'infini*». Mais peut-on jamais connaître notre vérité intérieure et approcher l'infini? «*Tentative vouée à l'échec, bien sûr*», reconnaît Gauthier, «*car le poème retourne à ce qui est indéfinissable en poésie, à l'ineffable d'une parole libre qui approche de la source sans l'épuiser. La poésie, comme tout art, prophétise ce qu'elle est impuissante à donner.*»

Deux vers du recueil de Gauthier — «*Est-ce leurre ou espérance / de croire en l'autre rive*» — condensent la grande question poétique, qui est l'autre nom de l'interrogation métaphysique, c'est-à-dire, selon la magnifique définition qu'en donne Alain Lercher dans *Les mots de la philosophie* (Belin, 1985), «*l'étude de la partie de la réalité qui échappe totalement à*



GILLES LA FRANCE

Alors qu'il était journaliste culturel, Jean Royer a consacré l'essentiel de ses énergies à faire connaître la poésie et les poètes québécois.

l'observation, mais qui explique tout le reste.

L'essence de la poésie

Présenté comme «*une illustration personnelle de divers aspects de la poésie par*

«Les poèmes aussi

ont des pouvoirs quand on sait s'y prendre»

les œuvres de poètes du Québec, de la France et d'ailleurs, d'aujourd'hui et de toujours», *L'arbre du veilleur*, le récent essai de Jean Royer, explore avec intelligence et délicatesse l'essence de la poésie, cette «*forme de la tendresse, qui réunit dans sa mémoire le chant des vivants et des morts*» et «*nous invite à l'écoute de tous les silences qui nous étreignent*».

Subtil et souvent profond poète de l'amour et du pays, Royer, comme journaliste culturel — il fut longtemps directeur des pages littéraires du *Devoir* —, a consacré l'essen-

tiel de ses énergies à faire connaître la poésie et les poètes québécois. Partisan d'une «*approche humaniste et sensible*» et d'une critique d'accompagnement, Royer est un moderne, mais en douceur. Sa conception de la poésie, en effet, sans renier l'évolution du genre, a quelque chose d'intemporel. Dans cet essai, par exemple, les poètes

de diverses époques se côtoient sans s'opposer, comme si, au fond, ils participaient d'un même élan ininterrompu et se rejoignaient dans le credo formulé par Geneviève Amyot: «*Les poèmes aussi ont des pouvoirs quand on sait s'y prendre.*»

«*Veiller*», cela signifie rester éveillé pendant que les autres dorment, être de garde, être en éveil, vigilant, prendre soin de quelque chose ou de quelqu'un. Veilleur auprès de l'arbre aux ramifications multiples de la poésie québécoise et universelle, Royer nous invite à l'accompagner dans sa ronde, à la rencontre du poète «*qui se met*

à l'écoute de l'énigme des commencements, qui interroge les demeures du silence, qui se penche pour boire et questionne la source».

La poésie comme lumière

En acceptant de suivre le généreux guide, on rencontre, dans ces pages, le poète matérialiste Renaud Longchamps qui, même s'il sait que «*le paradis ne prendra jamais racine*» ici-bas, conclut qu'«*il suffit de l'amour / pour combler le vide sidéral / entre nos lèvres*». On croise ensuite René Char, un poète, écrit Royer, «*en état d'insurrection permanente contre tout ce qui dénature l'homme*», comme notre Gaston Miron.

Avec Michel Garneau, on jubile en expérimentant «*la présence au monde*», tout en méditant «*sur les liens entre l'homme et le monde*» avec Pierre Morency. Les poètes France Théoret, Louky Bersianik et Louise Dupré font soudain entendre une voix qui clame que ce monde est aussi celui des femmes.

En haïkus, Célyne Fortin et Cécile Cloutier saisissent la profondeur de «*la vie concrète et quotidienne*», tout comme François Vigneault, dans ses admirables *Poèmes du jardin*. «*Tout s'envole / Sauf l'horizon / Quand tu le poses sur moi*», écrit Vigneault, frère en poésie, note Royer, du poète japonais Issa, auteur de cette merveille: «*Ne pleurez pas bestioles / Même les étoiles qui s'aiment / Doivent se quitter.*»

Pointe langagière plongée dans la «*faille au cœur de l'être et de l'existence*», la poésie est une lumière qui éclaire sans révéler brutalement. «*Toute tentative pour comprendre la poésie englobe des résidus qui lui sont étrangers, philosophiques, moraux ou autres*», écrit Octavio Paz. «*Mais il faut reconnaître que le caractère suspect d'une poétique est comme racheté dès lors qu'on s'appuie sur la révélation que, parfois, quelques heures durant, nous accordons un poème.*» C'est ce qu'on comprend en veillant avec Jean Royer.

louisco@sympatico.ca

LA VIE INEXPRIMABLE

Jacques Gauthier
Noroît
Montréal, 2013, 86 pages

L'ARBRE DU VEILLEUR

Jean Royer
Noroît
Montréal, 2013, 220 pages

Le testament d'Yves Boisvert

LOUIS CORNELIER

Mort trop jeune, à 62 ans, Yves Boisvert était un vrai poète, à temps plein, sans concession. À la fois anarchiste et indépendantiste («*Les débiles aiment se faire manipuler / ça fait moins lourd de responsabilités. / C'est quoi en fait le problème? / Des siècles à faire semblant d'être soi-même.*»), absolument moderne mais nourri à l'élan du terroir et de la mémoire («*On a beau risquer son âme dans le faire-semblant / et jeter aux flammes ce qui nous attend / désertier sa mémoire est un leurre et pourtant / le monde deviendra ce qu'en feront les gens.*»), Boisvert avait un style à l'avenant, c'est-à-dire dru et souverain, digne du «*roi de rien*» (selon une formule de Michel Rivard) qu'il était.

Dans *Une saison en paroisses mauriciennes*, son ultime recueil, posthume, on le retrouve aussi puissant et échevelé qu'il l'a toujours été. À Trois-Rivières, il voit des étudiants qui attendent l'autobus, en fixant un mur sur lequel est imprimé un poème du poète beat Denis Vanier. Boisvert écrit: «*Non mais, c'est-tu un exemple / à*



donner à des jeunes apprenants / en administration et gestion des ressources / efficaces en retours d'ascenseurs? // Oui.»

Pour Yves Boisvert, la souveraineté faite homme, la poésie était la seule règle.

Collaborateur
Le Devoir

UNE SAISON EN PAROISSES MAURICIENNES

Yves Boisvert
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2013, 90 pages



DYANE GAGNON

Le poète Yves Boisvert est décédé en décembre dernier, à l'âge de 62 ans. Dans *Une saison en paroisses mauriciennes*, son ultime recueil posthume, on le retrouve aussi puissant.

Le déroutant Patrice Desbiens

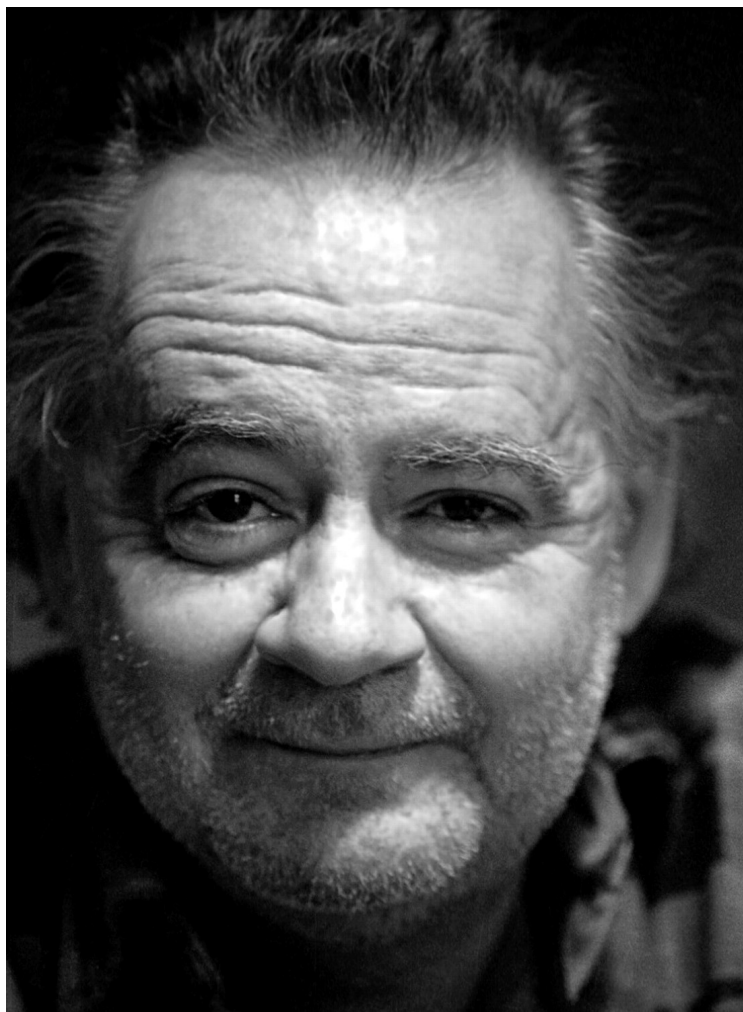
HUGUES CORRIVEAU

La poésie paraît si simple, sa voix parfois si tendre en même temps que décalée, ses vers en équilibre entre l'amour et un certain désespoir si fragiles qu'on craint souvent de tomber, mais sa poésie est surtout prenante, intensément porteuse, nourrie au hasard de l'émotion.

«*Le Monde est en / noir et blanc / et // je suis / daltonien. // Je bascule / je trébuche / dans la / lumière.*» Et nous, à l'affût, nous sommes tranquillement attentifs devant le poète nostalgique face à cette femme vieillie: «*C'était une déesse grecque / née à St-Tite / et // elle est toujours / belle / toujours / et // À un lancement / je lui montre les / poèmes neufs que / j'ai faits avec les vieux / poèmes qu'elle a transcrits / à Québec dans / les années 60 / poèmes que j'ai reprisés / comme de vieux / chaussons.*» On entend là une musique, cette cassure du rythme qui jazz.

En effet, «*sa trompette [...] / n'a plus de / bave*» et «*le vent siffle seul / son jazz triste / le long des rues / désertes*», mais c'est forcément poétique, c'est forcément crève-cœur.

Patrice Desbiens offre avec ses *Abats du jour* une pérégrination spatio-temporelle qui dérive entre des émotions fracturées



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Patrice Desbiens offre avec ses *Abats du jour* une pérégrination spatio-temporelle qui dérive entre des émotions fracturées

très fort, tant s'en faut, comme ce texte dérisoire: «*Elle aime / tout ce qu'il / aime. // Il aime / tout ce qu'elle / aime. // Tout le*

monde / les haït.» On croirait alors à une poésie de potache. Mais quelque chose dans sa façon plus soignée d'écrire à petits pas dans le

quotidien nous incite à l'indulgence parce qu'au détour, après ces facilités navrantes, on le sait, viendront les cris et les souffrances du corps et du cœur, un courage infaillible de confronter l'adversité du temps, de la misère, des désamours, des cruautés.

Voilà une poésie de résistance. Ce n'est pas courant, ce n'est pas sans tristesse. Car le désarroi signe cette parole de l'affrontement. Il s'agit de contrecarrer le sort, l'inéluctable et de se saisir du vivant dans les jeux de mots et des sentiments, dans les joutes verbales et les aveux: «*C'est l'arbre qui chante / avec l'oiseau / tout vert et ouvert / à la lumière muqueuse / du soleil // Avec la patience connue de / moi je / vomis mes entrailles et / les retailles d'hosties // Tout le long de moi / ça pue la mémoire / de toutes les maladies / du monde.*»

Ce livre tient le pari d'affronter le sort, ouvre sa voix aux images qui font exploser le réel tout autant que le sentiment légal d'une dissolution du monde. La poésie de Patrice Desbiens s'étonne toujours de ce que la vie recèle d'imprévisible et de latent.

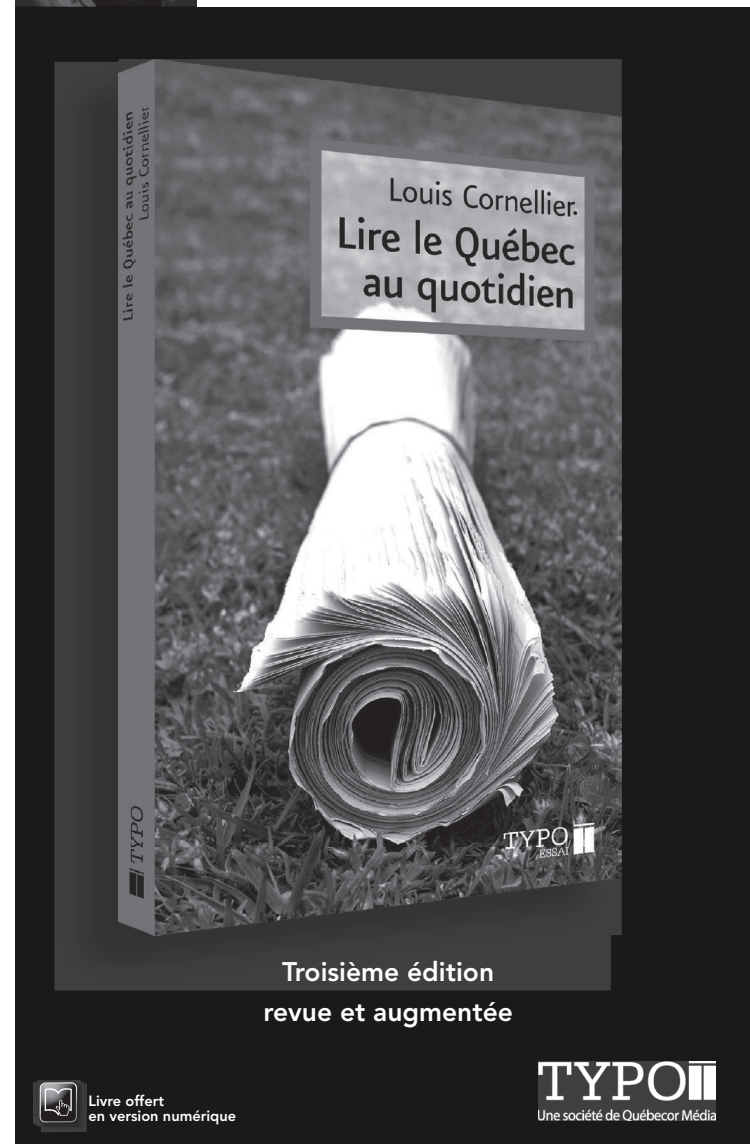
Collaborateur
Le Devoir

LES ABATS DU JOUR

Patrice Desbiens
L'Oie de Cravan
Montréal, 2013, 52 pages



Le guide par excellence pour une lecture intelligente des grands quotidiens québécois.



Troisième édition
revue et augmentée

Livre offert
en version numérique

TYPO
Une société de Québec Média

ESSAIS

Sur les traces des frères Grimm

CAROLINE MONTPETIT
à Kassel, en Allemagne

Il était une fois deux frères très studieux qui s'aimaient tendrement. Jacob, le plus vieux, physiquement plus robuste, avait un tempérament impatient, rationnel et rigoureux. Wilhelm, son cadet, était plus chétif, plus conciliant, et avait un penchant plus marqué pour la poésie.

Ce sont les frères Jacob et Wilhelm Grimm, dont on célèbre en Allemagne cette année encore le 200^e anniversaire de la première édition des *Contes de l'enfance et du foyer*, en 1812, où sont apparus entre autres Blanche-Neige, Raiponce, le Petit Chaperon rouge, la belle au bois dormant et Hansel et Gretel.

Ces contes n'ont pas été inventés par les frères Grimm. Bien avant leur naissance, dans la petite ville de Hanau, dans le comté d'Hessen, en Allemagne, ils avaient été transmis, de génération en génération, portés par la tradition orale. Plusieurs sont parvenus aux oreilles des Grimm par les voix de conteuses huguenotes d'origine française venues s'établir en Allemagne. Et les Grimm les ont adaptés à leur guise.

C'est à Wilhelm Grimm que l'on devrait la célèbre phrase «*Et ils vécurent heureux jusqu'à leur mort*», désormais indissociable des contes de fées racontés aux enfants, affirme Ulrike Ortwein, qui offre une visite guidée d'une vaste exposition portant sur l'histoire des frères Grimm, qui se tient au musée de Kassel jusqu'en septembre prochain.

Wilhelm Grimm aurait aussi rhabillé le Petit Chaperon et retranché certains détails plus crus des versions françaises.

«*Contrairement aux versions françaises du Petit Chaperon rouge, celle des frères Grimm était dépourvue de toute implication indécente, comme le fait que le Petit Chaperon rouge doit se déshabiller avant d'entrer dans le lit avec le loup. Ils ont donc créé une histoire beaucoup plus adaptée aux enfants*», écrit Bernhard Lauer dans un livre sur les frères Grimm publié par le musée de la ville de Kassel, où les frères ont publié leurs premiers contes et où ils ont passé une bonne partie de leur vie.

C'est également de Wilhelm Grimm que vient la conclusion heureuse selon laquelle un chasseur tire le Petit Chaperon rouge et sa grand-mère du ventre du loup à la fin de l'histoire, tandis que le Petit Chaperon rouge du Français Charles Perrault finissait simplement croqué par le loup. Quinze ans avant les Grimm, Charles Perrault avait en effet lui-même noté plusieurs contes par écrit dans ses *Histoires et contes du temps passé*.

Raiponce, pour sa part, se plaignait autrefois à la sorcière que ses vêtements ne lui faisaient plus après avoir reçu de fréquentes visites du prince. Ce n'est que dans la deuxième édition que Wilhelm a supprimé ce passage faisant réfé-



Cette année est encore célébré le 200^e anniversaire de la première édition des *Contes de l'enfance et du foyer* des frères Jacob et Wilhelm Grimm, où sont apparus Raiponce et Blanche-Neige. Ces contes ont été revisités à maintes reprises au fil des décennies et sous des formes d'art variés.

rence à la grossesse de Raiponce. Quant à la belle au bois dormant, selon des versions datant de la Renaissance, elle aurait été violée, plutôt qu'embrassée, dans son sommeil. Certains spécialistes y voient d'ailleurs une référence à la nécrophilie.

Selon des versions datant de la Renaissance, la belle au bois dormant aurait été violée, plutôt qu'embrassée, dans son sommeil. Certains spécialistes y voient d'ailleurs une référence à la nécrophilie.

Sérieux et appliqués, les frères Grimm étaient étudiants en droit à l'Université de Marbourg, bien avant de se lancer dans l'étude et la transcription de contes de fées. A la demande de leur professeur de droit Carl von Savigny, ils se sont d'abord intéressés aux structures légales existant dans la tradition orale des contes de fées, explique la guide Anngret Hoffmann-Meschede, en entrant dans l'Université de Marbourg, où Heidegger et Hannah Arendt ont aussi étudié. Le père des Grimm, décédé alors qu'ils étaient tout juste adolescents, était lui-même un juriste.

A titre d'exemple, Ulrike

Oerwein raconte que, dans la tradition allemande, le jeune homme qui veut se fiancer présente un soulier plutôt qu'une bague pour sceller son lien avec sa promise, comme le fait le prince de Cendrillon. «*D'où l'expression allemande "je ne mettrai pas mon pied*

tailleur du village voisin de Kassel, Zwehrn, ou la famille Haxtausen de Bökendorf près de Paderborn.

La première version des contes de Grimm ne comptait qu'une cinquantaine de récits, dotés de longs commentaires scientifiques réunis par les deux frères, et sans illustrations. Puis, en 1825, après qu'une version illustrée de ces contes eut connu un vif succès en Grande-Bretagne, Wilhelm Grimm demande à un autre de ses frères, Ludwig Emil, doué pour le dessin, de faire ses propres illustrations pour accompagner les contes.

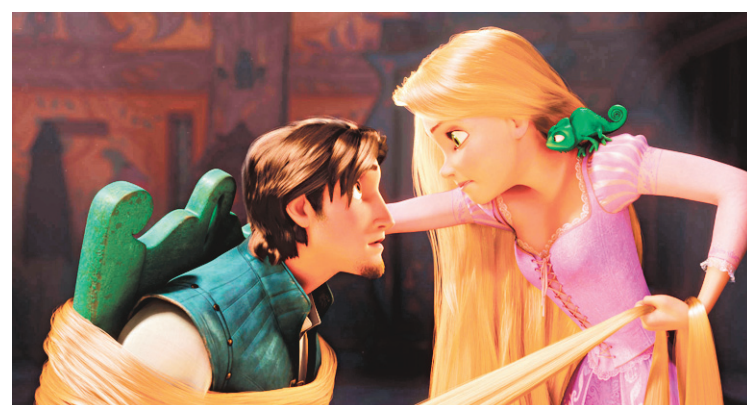
Et ce sont ces dessins qui ont ancré le paysage allemand. Aujourd'hui encore, les propriétaires du vieux château de Trendelburg, au milieu de la vaste forêt de Reinhardswald, où on a vu un loup il n'y a pas si longtemps, aiment y situer l'action de *Raiponce*. Ceux du château voisin de Sababurg, où les roses foisonnent, se sont plutôt approprié celle de *La belle au bois dormant*. Et les deux établissements sont

convertis en hôtels.

Les frères Grimm seraient peut-être étonnés de voir l'importance qu'ont prise leurs contes aujourd'hui. En fait, durant leur longue vie d'érudits, ils ont fait bien plus que transcrire, illustrer et populariser des contes de la tradition orale.

L'Allemagne doit à ces chercheurs acharnés et polyglottes son dictionnaire étymologique qui fait école en Europe. «*Les frères Grimm voulaient retracer l'histoire de la langue allemande de Martin Luther à Goethe*», explique Ulrike Ortwein. On dit que Jacob est mort à la lettre F, le crayon à la main, alors qu'il travaillait sur le mot *Fruchte*, qui veut dire «fruit» en allemand, en 1863, quelques années seulement avant la création de l'État allemand, jusque-là dispersé. Le 32^e et dernier volume de l'ouvrage, qui compte 67 744 pages et 320 000 entrées, est paru en 1971, deux guerres et plus de cent ans plus tard, terminé par l'Académie de Berlin.

Le Devoir
Ce reportage a été rendu possible grâce à l'Office national allemand du tourisme



OFFICE NATIONAL ALLEMAND DU TOURISME, DISNEY ET UNIVERSAL

La première version des contes de Grimm ne comptait qu'une cinquantaine de contes, dotés de longs commentaires scientifiques

Notre frontière atlantique rêvée

Le Québec a compté sur les Acadiens pour ralentir l'avance britannique, montre l'historien Nicolas Landry

MICHEL LAPIERRE

La dimension continentale de l'aventure québécoise réserve encore des surprises. On n'avait pas souligné le rôle des Acadiens et des Amérindiens du nord-est du futur Nouveau-Brunswick, après la chute de Louisbourg (1758), dans l'actuelle Nouvelle-Ecosse. Nicolas Landry montre que Québec comptait sur eux «*pour ralentir l'avance britannique*» menaçant une vallée du Saint-Laurent pas seulement tournée vers l'Ouest fabuleux de l'Amérique.

L'historien vient de publier *La Cadie, frontière du Canada*. Empruntée à un texte du XVIII^e siècle, la curieuse graphie du nom indique que

ce n'est pas l'ancienne Acadie (la Nouvelle-Ecosse), placée presque entièrement sous le contrôle britannique dès 1713, domination renforcée en 1755 par la déportation de ses habitants d'origine française, mais la région, aujourd'hui néo-brunswickoise, de la baie des Chaleurs, peuplée de Micmacs et aussi, après 1755, de réfugiés acadiens, que Landry désigne sous cette appellation.

Lors de la guerre de la Conquête (1759-1760), la position stratégique de la zone tampon entre les possessions anglaises et la vallée laurentienne, encore sous régime français, permet au Canadien Pierre de Vaudreuil, dernier gouverneur général de la

Nouvelle-France, d'y voir la «*frontière du Canada*». A première vue, Landry, qui enseigne à l'Université de Moncton, semble exagérer le rôle de cette région, faiblement peuplée, dont il examine l'évolution de 1620 jusque vers 1850.

Mais on se rend vite compte de l'importance anthropologique de la contrée. Nicolas Denys (1598-1688), négociant, en particulier de morue, et surtout son fils, Richard Denys de Fronsac, qui, né au Cap-Breton vers 1654 et tourné aussi vers la pêche, épousa une Micmaque, y entretenirent des rapports fructueux avec les Amérindiens par la traite des fourrures. De nombreux Acadiens de la ré-

gion s'unirent à des femmes micmaques et un noyau mé-



tis notoire se forma.

Fronsac, devenu seigneur de Miramichi, près de la baie des Chaleurs, cultiva d'excellentes relations avec le gouverneur général Frontenac. Landry souligne que le territoire frontalier que le marchand administra jusqu'à sa mort, en 1691, sera «*bien sous l'autorité de Québec et non de Louisbourg*».

On pardonne aisément à l'historien acadien de rêver, d'autant que son rêve a une portée québécoise. Landry aime relater qu'avant sa reddition de 1761, le mythique mais bien réel Joseph Broussard, dit Beausoleil, chef de la résistance acadienne à la Déportation, trouva refuge dans la zone métisse de Miramichi.

Quel beau parallèle continental avec l'Autochtone Pontiac, qui dirigea, en 1763, la résistance désespérée des Amérindiens de l'Ohio, alliés des Canadiens, à l'invasion anglo-saxonne naissante de l'Ouest nord-américain, conséquence de la prise de Québec en 1759! Grâce à Landry, les vagues de l'Atlantique atteignent l'Amérique profonde, imperméable au tumulte de l'histoire.

LA CADIE FRONTIÈRE DU CANADA
Nicolas Landry
Septentrion
Québec, 2013, 342 pages

Collaborateur
Le Devoir